

Golnâz Pâyâni

Un grand nombre des gestes sculpturaux de Golnâz Pâyâni tournent autour de l'absence, de la disparition, et de son remplacement par une substitution : le souvenir. Il en va ainsi de ces figurines aux formes humaines qui, enroulées de fils blanc, perdent toute caractéristique personnelle. Devenues formes génériques elles ne présentent plus une identité en particulier. On retrouve le même acte de disparition lorsque l'artiste cuit des vêtements trempés de porcelaine. À l'issue du processus ne reste qu'une sculpture. Solide, elle est aussi l'empreinte laissée par le tissu brûlé. Dans ces deux projets, ce qui est là, ce qui fait œuvre, est surtout une trace, une mémoire matérialisée. Il en va de même lorsque l'artiste exploite des cadres qui, moulés en plâtres, perdent leurs caractéristiques matérielles et leurs couleurs mais surtout la représentation qu'ils contenaient. Il ne reste ainsi que ce qui soutenait un souvenir. Cette volonté de faire appel aux images mentales plutôt qu'à des représentations est également sollicitée dans une petite édition réalisée par l'artiste. Chaque page présente une phrase qui commence par « le visage de » et se termine par le nom générique d'une personne que l'on est susceptible d'avoir croisée dans sa vie, « un simple d'esprit » ou « un soldat » par exemple. C'est ainsi aux capacités de ses spectateurs à produire eux-mêmes des représentations qui leurs sont propres que fait appel l'artiste avec ces projets.

Ailleurs, dans ses films, c'est bien plus avec des images que se fait l'acte d'imaginer. Il ne s'agit plus là de solliciter l'imagination mais de dévoiler ce que nous disent ces images sans nous les montrer. Il en est ainsi de cette série de vues de vitrines de vêtements prises à Téhéran. Elles nous parlent de normes sociales qui s'intègrent dans ces représentations idéalisées d'hommes et de femmes que sont les mannequins en plastique. Outre les fois où un voile les coiffe, les modèles féminins n'ont pas de têtes, pas de visages. Là aussi se révèle une absence qui vient s'inscrire dans la représentation. Ailleurs les gestes de pêcheurs servent surtout à montrer leur attente. Dans un autre film, encore, des images de mains de politiciens en plans rapprochés se focalisent sur les sens que peuvent prendre certains gestes.

Ainsi dans tous les médiums qu'exploite Golnâz Pâyâni on retrouve le même processus, celui non pas de regarder ce qui est montré mais au contraire de porter son attention sur ce qui est absent, voir ce que masque une image, ou une sculpture. Ce que nous donne à voir Golnâz Pâyâni est ainsi littéralement un processus de lecture qui consiste à déchiffrer ce qui est là pour découvrir vers quoi cela fait signe.

Vidéo *Etoile*

Un écran noir qui laisse sporadiquement apparaître quelques visages pendant une durée parfois trop court pour que la caméra ait le temps de faire le point. C'est ainsi qu'on pourrait décrire le film *Etoile* de Golnâz Pâyâni. Les visages qui se laissent à peine entre apercevoir sont tournés vers ce qui les éclaire. Le moment éphémère d'émerveillement à peine capté qui nous parvient correspond à celui de leur révélation à l'écran. L'objet de leur attention, qui nous permet de les voir, reste lui hors champ.

Film *Jardin baigné de grappes*

En mêlant témoignages et récit, scènes tournées sur le vif et mise en scène, ce film de Golnâz Pâyâni se positionne dans l'espace indistinct où se rencontrent documentaire et fiction. Narrant l'histoire d'un jardin – dont le spectateur découvre peu à peu la spécificité – c'est surtout de l'entremêlement des histoires personnelles des différents protagonistes qu'il est question dans ce film. Apparaît ainsi la façon dont un territoire, loin d'être neutre, est parcouru par les récits et interactions de ceux qui l'habitent et le pratiquent.

Sans titre

Quelles sont les relations entre les mots et la pensée ? Les premiers sont-ils nécessaires à la seconde, ou au contraire, ont-ils tendance à borner celle-ci ? Telles sont les questions qui semblent posées par ce texte de Golnâz Pâyâni. Car si l'on ne peut se saisir des choses que lorsqu'on sait les nommer, il semble en être différemment des sensations, des pensées. D'ailleurs, que se passe-t-il lorsque l'on lit ce texte ? Où se situe la lecture et la compréhension des mots ? La pensée de Golnâz Pâyâni est-elle déplacée dans l'esprit de son lectorat ?

François Aubart